

MICHELLE DELCOMBRE

# **Le français par le cinéma**

3

MICHELLE DELCOMBRE

# **Le français par le cinéma**

Librairie Hachette  
79, boulevard Saint-Germain, Paris-6<sup>e</sup>



#### CARTE D'IDENTITÉ

Titre	Le français par le cinéma
Auteur	Michelle Delcombre
Série	Dialogue et théâtre
Age des lecteurs	A partir de 12 ans
Nombre de mots	1 300/3 000 mots

© Librairie Hachette, 1971.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

## PRÉFACE

*Apprendre le français par le cinéma, n'est-ce pas à la fois original, agréable et efficace ?*

*Original car, à notre connaissance, ce livre est le premier du genre. On a utilisé pour une meilleure étude du français, souvent la littérature, parfois la presse et même les mots croisés<sup>1</sup>. Jamais systématiquement le cinéma, qui est pourtant l'art typique de ce siècle.*

*Agréable. Le cinéma attire les foules du monde entier, sur le grand comme sur le petit écran. Et les films que nous avons choisis sont de ceux qui ont connu, en France et hors de France, un très légitime et durable succès.*

*Efficace pour de nombreuses et fortes raisons.*

*Sur le plan de la langue, nous vous proposons, pour chacun des 7 films ici présentés, deux niveaux : au niveau élémentaire, le film est raconté en français facile, avec un vocabulaire d'environ 1 300 mots ; au niveau supérieur, le lecteur pourra apprécier des extraits du scénario authentique du film. Un lexique abondant permettra de passer du récit « adapté » à quelques-uns des dialogues les plus vivants et les plus vrais du cinéma français d'aujourd'hui. Ainsi l'étudiant en français trouvera-t-il ici de bons documents pour parfaire sa connaissance de notre langue.*

*Sur le plan de la civilisation, ce sont les Français et la France actuelle qui sont présents à travers ces pages et ces belles images : Paris dans La Belle Vie, et la province avec Thérèse Desqueyroux ; les enfants (Les Quatre cents coups) et le couple (Un homme et une femme) ; la France en guerre et occupée (La Traversée de Paris). Au-delà de la France, ce sont des problèmes universels qu'évoquent Le Feu Follet et La Vérité : ceux du suicide et de la justice.*

*Parmi tant de chefs-d'œuvre du cinéma contemporain, cette sélection de sept films paraîtra insuffisante. Rien n'empêche de concevoir un deuxième et un troisième volumes, comparables à celui-ci. Le succès de ce premier volume en décidera.*

M. D.

1. Voir, dans la même collection, Le Français par les mots croisés.

Robert Enrico

## LA BELLE VIE

Première image. La nuit. Un train roule. C'est le Marseille-Paris.

Un jeune soldat regarde par la vitre ouverte le paysage qui passe très vite.

Il revient de faire vingt-sept mois de service militaire\*. Il est très fatigué : « Vingt-sept mois, ça ne vous suffit\* pas ? Et pas à Pontoise, hein ! Le bled\*, les pitons\*, la trouille\* ! »

Nous sommes dans les années 1958-1959, en pleine guerre d'Algérie. On comprend alors combien ces vingt-sept mois ont pu lui paraître longs. Il revient d'un autre monde, un monde où l'on a peur, où l'on a mal. Celui de la guerre.

Il a besoin d'oublier tout cela, de recommencer à vivre comme tout le monde.

Il veut retrouver sa vie civile\*, ses vêtements civils, son esprit de civil... Mais le pourra-t-il après plus de deux ans vécus dans la guerre ?

Il s'appelle Frédéric Simon (joué par Frédéric de Pasquale). Une de ses plus fortes envies est de revoir Paris et son quartier : le Quartier Latin\*.

Et nous allons voir, pendant plus de la moitié du film, comment cette capitale et surtout ce quartier, parce qu'il les aime et y a toujours vécu, vont jouer le rôle\* d'un ami et l'aider vraiment à recommencer sa vie.

Le train arrive enfin gare de Lyon. Nous suivons alors Frédéric qui retrouve Paris comme on retrouve un être aimé.

Il marche d'un pas lent. Il est place Saint-Michel, avec, d'un côté, la fontaine\* grise et verte sous le ciel de Paris, de l'autre, le « Boul'Mich », les gens, les voitures.

Il y a des livres par centaines, il y a des étudiants par centaines, qui ne se battent pas, qui ne tuent pas, qui travaillent et qui vivent. Frédéric est sorti de la guerre. Paris est là, très peu changé. Frédéric va pouvoir vivre:

Nous montons avec lui vers la rue Saint-Jacques, vers le Panthéon\* et la bibliothèque\* Sainte-Genève.

Maintenant, nous revenons sur le boulevard Saint-Michel. Avec lui, nous sommes perdus parmi\* des gens qui ne vous regardent pas, au milieu des petites boutiques le long des trottoirs.

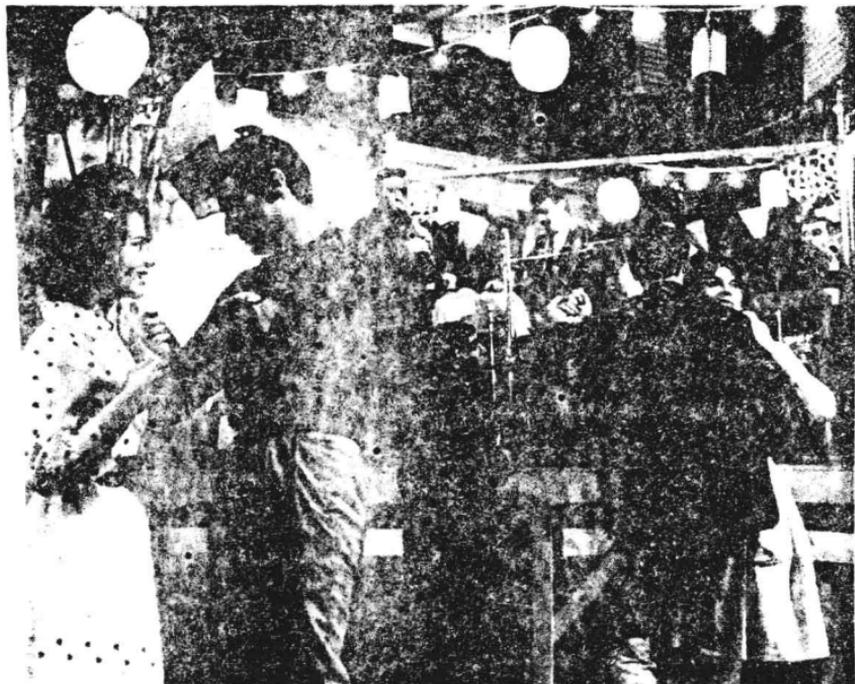
Là, Frédéric se sent libre, il recommence à être heureux. Il arrive tout en bas du boulevard, rue de la Huchette. C'est « sa » rue. C'est aussi un monde différent du reste du quartier. Monde des touristes\* et des clochards\*, monde des restaurants de partout : grecs, arabes, italiens, japonais.

Monde du théâtre de la Huchette où, depuis dix ans, on joue les mêmes pièces d'Eugène Ionesco : « La Cantatrice chauve », « La Leçon ».

La pâtisserie\* grecque et sa lumière froide. L'odeur douce des gâteaux trop sucrés...

Puis Frédéric arrive dans une toute petite rue serrée entre le quai Saint-Michel et la rue de la Huchette, la rue la plus étroite de Paris, restée la même depuis le Moyen Âge\* : la rue du Chat-Qui-Pêche. Il n'y a ni air ni lumière dans cette rue, mais elle est tout le passé de Paris.

Frédéric y reste un long moment avant de recommencer à marcher. Où aller ? Il a encore tant de rues à retrouver... Pourquoi pas Saint-Séverin ? La vieille église est là et ses clochards. Des restaurants toujours et des livres.



Frédéric (F. de Pasquale) retrouve Sylvie (J. Steiner) à un bal du Quartier Latin. (Films du Centaure, LGA.)

**Les choses n'ont pas changé. Paris est bien là. Il le reconnaît. Et il recommence à vivre.**

**Il écoute toutes les musiques de son quartier. Il arrive rue de la Huchette et entre chez lui pour s'y habiller en civil. Puis il descend encore une fois dans la rue. C'est le 14 juillet<sup>1</sup>. Il y a, partout, des gens qui dansent.**

**Frédéric téléphone alors à une jeune fille qu'il connaissait, Sylvie, pour aller danser avec elle. On lui répond qu'elle est déjà sortie. Il va donc la chercher dans les bals \* du quartier.**

1. 14 Juillet : fête nationale française, en souvenir de la prise de la Bastille en 1789.

Et une longue promenade dans Paris en fête recommence pour nous, aux côtés de Frédéric.

Partout, dans les rues, il y a des drapeaux et beaucoup de gens.

Frédéric va vers l'île Saint-Louis. Il cherche Sylvie mais ne la voit nulle part\*.

Remontant vers l'Odéon, il s'arrête un moment dans la cour de Rohan, très belle et ancienne, entourée de maisons du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, île de silence et d'ombre dans le bruit du quartier.

Mais il veut retrouver Sylvie. Il marche encore longtemps. Enfin, dans un des bals, il la voit. Elle danse. Elle ne sait pas qu'il est revenu.

Frédéric va jusqu'à l'orchestre\* et se met à jouer « La Marseillaise\* » à la trompette\*. Les gens, étonnés, s'arrêtent de danser. Sylvie regarde. Elle le reconnaît. Elle court vers lui, riant et pleurant en même temps...

Ils repartent ensemble et marchent ensemble, longtemps, en parlant. Ils ont tant à se dire, deux ans et demi à raconter, deux ans et demi l'un sans l'autre...

Les jours passent. Nous les retrouvons, préparant tout pour se marier.

Les parents de Frédéric arrivent. Les jours passent très vite. Enfin, nous sommes à l'église Saint-Médard. Frédéric et Sylvie sont mariés.

Ici finit la première partie de l'histoire de Frédéric. Première partie vécue très vite, où il a retrouvé sa ville, ses habitudes, la vie civile, les travaux de tous les jours, où il a recommencé à vivre en civil.

Robert Enrico a surtout voulu nous montrer cela : le retour\* à Paris, puis le retour à la vie civile.

Dans l'autre partie du film, Frédéric, marié, a du mal à s'installer\* dans sa nouvelle vie.

Il cherche du travail et n'en trouve pas.

Il cherche un appartement et c'est très difficile à trouver.

Enfin, Sylvie attend un bébé et cela n'arrange pas les choses. On ne revient pas si facilement à la vie de tous les jours après plus de deux ans passés à se battre.

Frédéric est quelquefois très en colère. On peut penser qu'il s'est marié trop tôt et que cela va finir mal.

Nous avons peur de voir combien il est difficile pour ces jeunes gens de vivre la simple vie de tous les jours.

Mais avec le temps, Frédéric retrouvera ses habitudes, il aura un appartement, du travail. Le bébé pourra arriver. Tout continue. Frédéric et Sylvie resteront ensemble.

## EXTRAITS

### 1 FRÉDÉRIC RETROUVE LE QUARTIER LATIN

« Le Quartier... Mon quartier... C'est tout mon univers\* entre le fleuve et la montagne, entre la Seine, le boulevard et Sainte-Ginette<sup>1</sup>, là-haut. Paris est la capitale de la France, mais toi, mon quartier, je te fais la capitale de Paris. Je te fais capitale de ma jeunesse et royaume\* du temps perdu. Tu es mon rendez-vous d'amour et de tendresse...

« Il paraît qu'en Amérique, il y a des avions qui lancent du parfum\* sur les villes... Toi, mon quartier, on te parfume\* au caramel\*, aux amandes\* grillées, au nougat\*. Comme Paris, tu as ton grand boulevard et chaque baraque\* de ta foire est une église\* où l'on célèbre\* la fête de Paris. »

1. Sainte-Ginette : diminutif pour Sainte-Geneviève.

## 2 DEVANT SAINT-SÉVERIN ET RUE DE LA HUCHETTE

« Saint-Séverin, priez pour nous. C'est un drôle de nom pour un saint. On dirait un nom de gâteau.

« Ma capitale a son théâtre, son opéra fabuleux\*, son Bolchoï. Visitez Ionesco, site\* classé, monument historique\*. Un son et lumière de l'esprit dans un ancien garage.

« Par les soupiraux\* monte la musique des caves. La rue se parfume\* de jazz\*, et là, en bas, on danse, on danse. Les gens marchent, se bousculent\*, s'ignorent, vivent. »

## 3 RUE DU CHAT-QUI-PÊCHE

« Et là, c'est ma rue! Bonjour, ma rue! C'est l'une des plus étroites du quartier, toujours un peu humide, et lorsqu'il a plu sur la ville, elle est plus lente à sécher que toutes les autres; c'est une ravine\* taillée dans des murailles\* de pierre. »

La vieille rue Xavier-Privas à l'angle de la rue Saint-Séverin. (Photo Kriz.)



Georges Franju

# THÉRÈSE DESQUEYROUX

La première image du film de Georges Franju est celle d'une jeune femme qui vient d'être jugée : Thérèse Desqueyroux (Emmanuelle Riva).

Elle a voulu empoisonner\* son mari, Bernard. Mais le tribunal a rendu un non-lieu\* : Thérèse est libre.

Son père, Monsieur Larroque, l'attend. Il va la conduire chez son mari, à Argelouse, près de Bordeaux.

On sent qu'il ne l'aime pas. Il veut seulement ne plus entendre parler d'elle.

Pendant ce voyage, nous allons revoir en flash-back\* la vie de Thérèse jeune et comprendre ce qui est arrivé.

Nous voyons d'abord Thérèse jeune fille, heureuse, se promenant dans la forêt bordelaise\*, l'été.

Thérèse, avec son amie, Anne de la Trave, la sœur de Bernard.

Thérèse qui commence à voir dans la province\* une prison\*.

Les Larroque et les Desqueyroux ont des maisons voisines. Ces maisons de province sont des maisons mortes, pleines de silence...

Et « tout le pays mariait Thérèse Larroque à Bernard parce que leurs propriétés\* semblaient faites pour se confondre\*... »

Thérèse s'est mariée sans trop savoir pourquoi.

Parce que Bernard était le frère d'Anne.

Parce qu'il avait deux mille hectares\* de pins\*.

Parce que les deux familles voulaient les marier.

Revenant aujourd'hui vers ce mari qu'elle a voulu tuer, Thérèse revoit le passé et elle a peur.

Bernard, alors, a pris possession\* de sa femme comme on achète des pins.

Le jour même où ils se sont mariés, elle s'est sentie tout à fait étrangère à lui. Bernard est un être simple, ne pensant qu'à l'argent. Il a aussi un sens\* étroit et dur de la famille. Cette famille, ses terres sont sa seule pensée.

Un jour, Bernard lui avait dit : « Tu ne dois pas toucher à la famille. » Et Thérèse a eu peur de cette « famille » qui, comme sa maison, semblait une prison.

Puis elle se sent, avec le temps, de plus en plus loin de son mari. Elle ne le comprend pas. Elle ne l'aime pas. Tout va plus mal lorsqu'elle attend un enfant, et elle est encore plus seule.

A l'automne de la même année, Bernard est malade. On croit que c'est le cœur. Mais un médecin qu'il voit à Bordeaux lui dit que ce n'est rien et lui donne de la liqueur\* de Fowler : c'est un médicament où il y a de l'arsenic\* ; Bernard va mieux.

L'hiver passe. Nous sommes maintenant en décembre. Le ciel est sombre. Il pleut. Tout est noir et triste, dehors et dans le cœur de Thérèse.

Au printemps, elle a une petite fille. La famille s'occupe du bébé comme s'il n'était qu'à elle. Thérèse ne compte\* pas.

De plus, la petite fille, Marie, ressemble beaucoup plus à son père qu'à sa mère et celle-ci lui reste étrangère. « Thérèse, à ce moment de sa vie, se sentait détachée\* de sa fille comme de tout le reste. Sortir du monde ? Mais comment ? Et où aller ? »

L'été arrive. Il fait très sec et, un jour, il y a le feu dans les pins, non loin de ceux de Bernard.

C'est alors que tout commence.

Bernard a très peur pour ses pins. Il compte mal quand il prend ses gouttes de Fowler et en met beaucoup trop. Thérèse l'a vu faire. Elle est fatiguée. Elle ne dit rien. Il boit. Puis il sort pour savoir où\* en est le feu. Quand il revient, il ne pense qu'à ses pins — sauvés, car le vent a tourné; il oublie qu'il a bu ses gouttes et les prend une deuxième fois. Thérèse ne dit toujours rien.

Quelque temps plus tard, dans la nuit, Bernard est malade. Thérèse ne parle pas au médecin de l'arsenic qu'il prend.

Un autre jour, elle s'arrête longtemps devant la place de Bernard, à la table de la salle à manger.

Elle met enfin elle-même quelques gouttes d'arsenic dans son verre.

Elle a commencé. L'habitude s'installe\*. Thérèse continue. Et la « maladie » de Bernard aussi.

En décembre, il va beaucoup plus mal. On appelle un médecin de Bordeaux qui, aidé par le pharmacien du pays, comprend tout.

On emmène Bernard à l'hôpital et Thérèse chez le juge.

Nous voici donc revenus au début du film. Thérèse a eu un non-lieu et elle rentre à Argelouse.

Elle a peur.

Bernard l'attend, le regard dur et froid.

Il va l'obliger à rester dans sa chambre, sans aller dans aucune des pièces de la maison, prisonnière dans sa maison.

Au début, elle lit et fume beaucoup. Les journées passent. Elle n'a pas le droit de sortir du tout.

Elle mange de moins en moins et fume de plus en plus. Elle maigrit beaucoup.

L'hiver, lent, passe.

Au printemps, nous retrouvons Thérèse faisant quelques pas dans le jardin.

Un jour, Bernard revient avec toute la famille. Thérèse doit s'habiller pour descendre les voir. Elle a du mal à marcher. Elle est très maigre et ressemble à une morte.

Bernard a changé. Il est presque gentil avec elle et lui dit qu'elle pourra aller vivre à Paris, seule et libre.

Et, à la fin du film, nous les retrouvons ensemble place de l'Opéra, au Café de la Paix. Il y a du soleil. On dirait que la vie recommence.

Dans ce Paris plein de bruits et de couleurs, ce Paris où personne ne fait attention à vous, il semble que tout soit possible.

C'est là que Thérèse et Bernard vont se quitter. Ils se reverront aux « grands événements\* familiaux ». Jusqu'au bout, Thérèse espère quelque chose de Bernard. Mais jusqu'au bout, ils resteront étrangers et ne pourront se comprendre.

Ils vivent dans deux mondes intérieurs différents.

Thérèse reste seule à Paris. Une autre vie commence...

## EXTRAITS

### 1 LA PROVINCE

« Argelouse est réellement\* une extrémité de la terre. Un de ces lieux au-delà desquels il est impossible d'avancer, ce qu'on appelle ici un quartier... Au-delà d'Argelouse et jusqu'à l'océan, il n'y a plus rien, que 80 kilomètres de marécages\*, de lagunes\*, de pins grêles\*, de landes\*... »

## 2 THÉRÈSE ATTEND UN ENFANT

« Aux yeux\* de la famille, seul comptait le fruit que je portais... Aucun doute que, le cas échéant\*, ils m'eussent sacrifiée\* à cet embryon\*. Je perdais le sentiment de mon existence individuelle. »

## 3 L'ENGRENAGE\* DU CRIME

« Lorsque le docteur Pédemay m'interrogea sur les incidents\* de la journée, je ne dis rien de ce que j'avais vu à table. Je demeurai muette. Éprouvais-je seulement la tentation\* de parler ?

« Le premier jour où, avant que Bernard entrât dans la salle à manger, je fis tomber des gouttes de Fowler



dans son verre, je me souviens\* d'avoir répété\* : « Une seule fois pour en avoir le cœur\* net. Je saurai si c'est cela qui l'a rendu malade. Une seule fois et ce sera fini. »

*Le Récitant* « L'acte qui, durant le déjeuner, était déjà en elle à son insu\*, commença alors d'émerger\* du fond de son être, informe\* encore, mais à demi baigné de conscience... Elle s'est engouffrée\* dans le crime béant\* ; elle a été aspirée\* par le crime. »

#### 4 LE « VERDICT\* » DE BERNARD AU RETOUR DE THÉRÈSE

« Quoi? Vous osez avoir un avis? Assez! Pas un mot de plus! Vous n'avez qu'à écouter, qu'à recevoir mes ordres.

« J'ai consenti\*, pour l'honneur de la famille, à tromper la justice de mon pays (...). Il importe\* pour la famille que le monde nous croie unis\* et qu'à ses yeux je n'aie pas l'air de mettre en doute votre innocence\* (...).

« Dès demain, vos repas vous seront servis par Balinte dans votre chambre. L'accès\* de toutes les autres pièces vous demeurera interdit.

« Le dimanche, nous assisterons ensemble à la grand-messe\*. Il faut qu'on vous voie à mon bras (...).

« Vous n'êtes plus rien. Ce qui existe, c'est le nom que vous portez, hélas! Dans quelques mois, je pourrai enfin m'établir à Saint-Clair. Vous, vous resterez ici. Vous serez neurasthénique\* ou autre chose. »

François Truffaut

# LES QUATRE CENTS COUPS

Les « Quatre cents coups », c'est, avant tout, le monde des enfants, monde mal compris par les « grands », tel que l'a connu François Truffaut lui-même.

Nous sommes dans une des salles de classe d'une école du 18<sup>e</sup> arrondissement\*, à Paris. C'est un quartier pauvre.

Les élèves sont difficiles, ils écoutent mal et travaillent peu. Ils parlent et regardent des journaux pendant la classe. Le maître les voit, mais il se trompe en punissant un jeune garçon qui n'avait rien fait : Antoine Loinod (joué par Jean-Pierre Léaud).

Antoine est malheureux dans cette classe. Les autres sont méchants avec lui ; ils le sentent un peu différent d'eux car il vient d'un lycée\*.

Très souvent, il est puni sans avoir mal fait. Nous comprenons qu'Antoine est très seul et avons envie de connaître sa famille pour savoir s'il est mieux chez lui.

Hélas ! son père est un petit employé à l'esprit étroit\*, homme assez vulgaire\*, croyant aimer son fils mais sans culture\*, ne le comprenant pas. Il ne s'intéresse pas à son travail, ni à ce qu'il aime. Il ne sait pas parler avec lui ni l'écouter.

Alors, Antoine ne lui dit presque plus rien.

La mère est d'esprit aussi vulgaire, mais encore moins intelligente. C'est une « cervelle\* d'oiseau » qui comprend l'enfant encore moins bien que ne le fait le père.